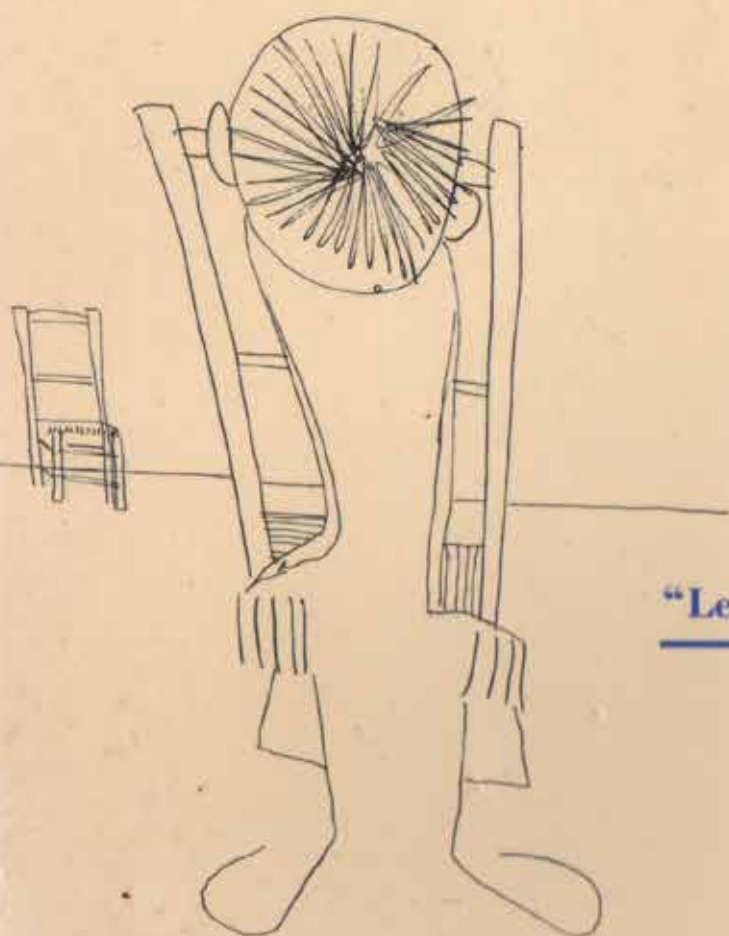


**fernand
deligny**

les vagabonds efficaces

et autres récits



“Les textes à l'appui”

FRANÇOIS MASPERO

terme de beauté

les vagues

effaces

Paris, 1944.

et autres textes

Paris, 1945.

Paris, 1946.

Paris, 1947.

Paris, 1948.

Paris, 1949.

PARIS

1949

1949

© Librairie François Maspero, 1970.

Préface

En ce temps-là, nous étions adolescents.

Hier orphelins, les plus orphelins de la terre, maintenant redevenus enfants, ensemble, dans des maisons qui nous réapprenaient à vivre. Nos éducateurs n'en étaient pas vraiment. Echappés des égouts du ghetto de Varsovie, juifs allemands et intellectuels sans identité, comme nous ils attendaient le retour à la normale pour se confondre aux autres. Nous, nous les aimions bien. Ils ne nous enseignaient rien ou si peu. Ils nous faisaient adolescents en se refaisant eux-mêmes adultes et nous attendions autant d'eux qu'eux de nous, nous nous savions presque égaux. Parmi nous certains poursuivaient leurs études, d'autres travaillaient. Ces maisons d'enfants se vidaient le jour pour s'emplier le soir de chorales, de conférences, de répétitions théâtrales, de comités de gestion et de meetings. La nuit, nombre d'entre nous collaient des affiches : contre la guerre d'Indochine, qui commençait déjà ; pour les grévistes et, les samedis et les dimanches, tous nous partions en auto-stop, vivre un ailleurs que nous transportions dans nos sacs à dos, en auberge de jeunesse.

En ce temps-là, les auberges de la jeunesse n'étaient pas des hôtels.

Relais installés grâce aux sacrifices de petits groupes locaux d'« ajistes » sans argent, dans la grande banlieue parisienne sans grands ensembles, ou propriétés cossues de vichystes expropriés quelques mois par malentendu — la Libération, ce n'était tout de même pas la Révolution —, elles accueillaient régulièrement des milliers de jeunes, employés, ouvriers, étudiants qui les transformaient, quarante-huit heures chaque semaine, en phalanstères. Garçons et filles faisaient « colo », mettaient tout en commun, nourriture et rêves, chantaient la révolution, préparaient les caravanes ouvrières que les plus lucides d'entre eux — qui n'étaient pas encore devenus les présidents-directeurs généraux bouffis de

clubs de tourisme, de sociétés d'achat ou de retraite mutuelle — voyaient pour l'avenir du mouvement militant de loisir des auberges de la jeunesse.

C'est dans une A.J. de la région parisienne — était-ce à Mantes ou bien à Taverny ? — que nous rencontrâmes Fernand Deligny. Nous, enfants des maisons d'enfants, nous connaissions déjà l'auteur de *Graine de crapule*. Ses « conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver », dès 1946 quelques-uns de nos moniteurs, ajistes comme nous, les faisaient circuler. Nous en apprécions alors doublement les formules à l'emporte-pièce : parce qu'elles disaient juste ce que nous ressentions confusément en tant qu'enfants « inadaptés » — le mal de vivre — et parce qu'en même temps elles parlaient de nous à des éducateurs mais de notre côté, avec nous. Et les « conseils » de Fernand Deligny, nous les avions tous au cœur où nous les plaçons au même rang que les poèmes de Prévert, dont nous faisons des chœurs parlés. « Bandit, voyou, voleur, chenapan — c'est la meute des honnêtes gens — qui courent après l'enfant... » formait écho à des expériences vécues par nous, chapardages, emprunts irréfléchis ou vol à la tire, nous connaissions l'histoire d'un de nos camarades, cambriolant avec les onze membres de sa bande, à 18 heures, une bijouterie près du métro Saint-Paul. Deligny parlait notre langage :

« Si tu es instituteur, va te faire refaire. Tu crois à l'efficacité de la morale psalmodiée et, pour toi, l'instruction est chose primordiale ? »

« Si tu viens travailler avec moi, je te donnerai les diplômés et je me garderai les illettrés. »

« Et nous en reparlerons au moment de la moisson. »

« L'instruction est un outil je te l'accorde, indispensable si tu veux. »

« Nous, ce qui nous intéresse, c'est celui qui s'en servira... »

Nous nous en amusions aussi parce qu'ils brisaient sèchement, comme Jacques Prévert, l'œuf dur du petit matin sur le comptoir de zinc, le miroir bien lisse du catéchisme pédagogique de bonne volonté. La vérité était à tiroirs.

« Voilà : tu donnes un billet de cent francs à un fugueur et tu l'envoies à la gare chercher un billet de chemin de fer. Il revient essoufflé en te rapportant la monnaie. »

« — « L'ai-je bien rééduqué ? » »

« Trois jours plus tard, ton cobaye pendant la nuit démonte une fenêtre et disparaît pour un certain temps. »

« J'espère que tu diras : »

« — « Bien joué. » »

« Et que tu réserveras tes expériences pour les souris blanches... »

Car le noir n'était plus tout à fait noir chez Deligny ni le blanc totalement blanc.

A l'Auberge de jeunesse — de Taverny ? — Fernand Deligny nous expliqua ce qu'il attendait des groupes ajistes de la région parisienne. La Grande cordée, qu'il venait de créer, cherchait à mettre en place un réseau de séjours d'essai. Les pères aubergistes, animateurs permanents des auberges, prendraient en charge pour une « cure libre » des enfants caractériels graves, des psychotiques, tous rebelles aux traitements habituels. Deligny estimait que hors du climat contagieux des asiles ou des maisons spécialisées, ils avaient des chances de s'en tirer ; de trouver après quelques essais, des expériences successives, ce qui les accrocherait à la vie. La présence d'adultes « normaux » devait les sécuriser. Choissant des ajistes, c'est-à-dire prenant pour rééducateurs des mal adaptés à cette société, sa thérapie ne visait pas la simple récupération de délinquants en rupture de ban. Sa chimie pédagogique pouvait produire tout autant des contestataires politiques. Car Deligny ne renonçait pas à ses convictions politiques, ce n'était pas un éducateur « neutre ».

Ce jour-là, il ne nous parla ni charité, ni pédagogie, ni bonnes œuvres mais solidarité ouvrière. Il se trouvait tout naturellement que les laissés pour compte venaient surtout des milieux populaires. Dans les auberges, les enfants ne devraient pas être seuls. Les groupes ajistes de base, qui géraient directement leur foyer, les parraineraient. A plus long terme, il fallait multiplier le nombre des couples, instituteurs, employés, ouvriers, petits artisans qui prolongeraient et relaièrent la première intervention, guideraient l'enfant dans sa vie active, jusqu'à ce qu'enfin il devienne autonome.

L'expérience se développa en 1948. A Paris La Grande cordée se présentait comme un centre d'aiguillage, distribuant ici un récidiviste de l'escalade armée, là un aventurier en mal d'émotions fortes. Placés parfois en province, en milieu complice, des reconversions s'opéraient. Nous y assistions. Puis nous officiâmes, à quelques camarades, dans nos nouvelles fonctions. Aux Baux — qui n'était pas encore devenu centre international de tourisme — près l'atelier de tissage manuel, des pris en charge par La Grande Cordée séjournaient que nous rencontrions. Mais les temps avaient changé ; tôt émancipés de nos maisons d'enfants sans argent, apprentis placés, nous finissions par envier ces « inadaptés » dont les adultes continuaient de s'occuper alors qu'à leur âge, nous devions voler de nos propres ailes.

Quelques-uns d'entre nous franchiront le pas, deviendront éducateurs avec Deligny. Nous verrons plus tard l'envers de la médaille, la fuite du monde, le moyen de prolonger l'état d'avant l'« entrée dans la vie ». Devenir éducateur sublimait notre situation d'enfants en maison. Quelques autres hésiteront : la maison

d'enfants, la colonie de vacances formaient des havres de paix où des rapports fraternels pouvaient être noués; une vie quotidienne plus humaine vécue. Ils seront éducateurs bénévoles, durant leurs loisirs, croyant trouver, dans des mouvements d'éducation populaires ayant pignon sur rue, les fondements libertaires développés par Deligny. Comme pour partie d'entre eux, ils y seront effectivement, il nous faudra du temps pour saisir le rôle qu'on les y fait jouer. Je comprendrai plus tard que, même lorsqu'elle veut se donner pour révolutionnaire, l'institution pédagogique tend peu à peu à se muer en son contraire au nom du sacro-saint principe de réalité. Elle peut, sans heurts graves, développer deux types de discours l'un supérieur, l'autre inférieur : à sa base en faveur de la liberté, sous toutes ses formes reconnues jusques et y compris la dynamique de groupe, l'anarchie spontanéiste; au sommet pour le renforcement de son pouvoir bureaucratisé. Car leur coexistence suppose la préservation de l'essentiel : de l'institution en tant que telle. C'est au sommet que s'établissent les rapports avec les officines du pouvoir, dispensatrices de visas, autorisations, fonctions, subventions moyennant le respect du terrain, fixé par elles, des attributions, bref : de la finalité pédagogique.

De ce point de vue, Fernand Deligny « échouera ». Aujourd'hui aucune institution ne « continue son œuvre », pas de centre-pilote qui lui soit confié ni méthodes reconnues (d'utilité publique ?) Or sa pratique pédagogique n'a rien à envier à d'autres, au contraire ce qui montre que ce n'est pas sur ce terrain que les choses se jugent.

En 1936, Fernand Deligny, instituteur à Paris, à Nogent puis à l'Institut médico-pédagogique d'Armentières, tente d'utiliser l'expression par le dessin, le jeu mimé, l'alphabet-geste, le récit improvisé collectivement dans des classes de perfectionnement. Il s'agit déjà pour lui de donner une parole qui ne soit pas forcément mot à ceux qui en sont totalement dépourvus. Puis en 1941, il travaille à l'hôpital psychiatrique d'Armentières dans un pavillon où vivait le mélange habituel en ces lieux d'adolescents psychotiques, d'arriérés pensifs et de délinquants pour la plupart expertisés pervers ou inéducables. Ce qu'il raconte sur cette période dénote déjà un bien mauvais esprit : les « fous », pris dans l'exode de mai 1940 vers la mer, avaient été bombardés et mitraillés. On s'apercevra, au retour à l'Asile, qu'il y a des disparus. Des mois, des années plus tard, on aura des nouvelles de certains de ces disparus, des nouvelles stupéfiantes pour l'Administration et même pour les médecins-chefs. ILS vont bien. Personne, dans leur nouvel entourage, ne s'est aperçu qu'il s'agissait de chroniques dont la Société se protégeait depuis dix ans et plus par des grilles, des sauts-de-loup et des portes de sûreté et qui étaient promis à la Morgue interne si la guerre mondiale n'était pas intervenue dans leur propre histoire. C'est là, dit souvent

Deligny, qu'il a appris ce qu'il sait de psychiatrie, dans ce Pavillon 3 dont il décrira certains pensionnaires dans un livre écrit en 1942. C'est là que s'opère, grâce aux « gardiens » eux-mêmes, une modification radicale du « milieu » asilaire : suppression des sanctions, création d'ateliers d'activités manuelles, équipes de sport, sorties libres. En 1943 il ouvre un foyer : « ON m'avait demandé si je voulais organiser, sur le plan régional, la prévention à la délinquance juvénile. Faute de bâtiments, pendant la fin de l'occupation, j'avais eu l'idée d'installer un petit réseau de foyers de prévention. Dans les vieux quartiers de Lille et des environs, nous avons occupé des maisons décrétées inhabitables. Les gamins en trop y étaient chez eux. L'adulte y était rare et l'éducateur plus encore. Dans les semaines qui ont suivi la Libération, ON m'a donné une vaste villa dans la banlieue noble alors que j'avais demandé un vaste coin, dans les remparts, qui s'appelait la Solitude et c'était là qu'avaient lieu quasiment tous les crimes... si on me l'avait donné, j'y serais encore... ». L'expérience du Vieux Lille marque un tournant : les « éducateurs », auxquels Deligny fait appel, ce sont les voisins : les mêmes qui portaient plainte quelques mois auparavant contre les voyous. Deligny a créé une situation où le milieu social se prend en charge : le pédagogue spécialisé, charriant toutes les scories de la morale, n'a plus à apporter sa médiation.

C'est le Centre d'Observation et de Triage de la Région du Nord — un centre « ouvert » : on entre, on sort — qui occupera la villa réquisitionnée pour les officiers de l'armée américaine. Deligny en décrit les aléas dans *Les vagabonds efficaces*. Dès 1945, il y reçoit toutes sortes de racailles : délinquants simples qu'il s'efforce, avec la rare complicité de juges pour enfants, d'arracher à la prison, caractériels, fraudeurs précoces du marché noir dont le tort premier est de s'être fait prendre, fugueurs, ex-apprentis S.S. Mélange détonant : les évadés des maisons de correction voisines donnent à l'ensemble la coloration du milieu. Certes ces visiteurs-là déteignent sur le Centre. Moins que le contraire car le plus souvent, renvoyés dans leurs centres habituels de « rééducation » — sabots de bois, crânes rasés, uniformes bleus, et même — odieuse survivance ma chère, comment dieu est-ce encore possible ? — la raclée, ces visiteurs emportent avec eux des idées qui feront leur chemin. En 1952, les éducateurs du centre de délinquants des Baumettes, dont la prison majeure portait en bas relief de significatives allégories sur les sept péchés capitaux, ou de rééducation de Voiron, d'Aix-les-bains-Chambéry, de Salon, de Lèves-Chartres, parlaient encore de Fernand Deligny dont ils voulaient imposer les idées, les pauvres.

Puis il y aura La Grande Cordée. Le premier récit publié dans ce livre parut en 1950 dans la revue *Vers l'éducation nouvelle*, avec une préface du docteur Le Guillant, médecin psychiatre qui,

avec Henri Wallon, s'intéressait à l'entreprise et acceptera de la patronner lorsque Deligny se lancera à la conquête d'un statut officiel. Parallèlement aux séjours d'essai dont le principe, suivant le Dr Le Guillant, consistait à aider l'adolescent à découvrir « l'activité concrète, les conditions affectives, le mode de vie qui lui conviendront », La Grande Cordée s'adjoint une consultation médico-pédagogique pour enfants d'âge scolaire. En cheville avec la Mutuelle de la R.A.T.P., il s'agissait d'éviter le placement d'enfants dont les parents, venus de la Lozère, ou de l'Aveyron, se retrouvaient au volant d'un bus ou dans les couloirs du métro, la pince à trous à la main, cependant que le gamin tournait mal dans les environs immédiats d'H.L.M. De faire en sorte que les parents se rendent compte que la cause du mal ne se trouvait pas dans l'enfant, même s'il ressemblait par le nez ou les oreilles à un oncle mort fou, mais dans tout ce « reste » que les parents subissaient : horaires de travail invraisemblables, hargne de la grand-mère déplantée dans sa cuisine trop petite, solitude effarée dans le halo de bruits de la capitale. Et il arrivait que l'enfant, délivré de son statut de « mauvais esprit » reparte sur un autre pied.

A cette époque, la position de Fernand Deligny est intenable. Communiste, ses relations avec le Parti se tendent de ce qu'il ne produit pas le catéchisme pédagogique qu'une telle appartenance doit susciter. Le manichéisme stalinien de règle contredit sa pratique quotidienne : Deligny n'aura jamais d'indulgence pour le boy-scoutisme, même rouge, l'enrégimentation des enfants même lorsqu'il se justifie par la « bonne cause » qu'il servirait.

Assistant social il lui faut tout de même une raison sociale. Il n'a pas la souplesse nécessaire pour l'obtenir : ces histoires de contrat avec la sécurité sociale ou avec les allocations familiales, de prix de journées, de conseil d'administration le hérissent. Il me l'expliquera plus tard dans une lettre, au moment de la parution d'Adrien Lomme, en 1958 :

« L'enfant « anormal » dont je raconte la vie, est aux prises, comme la plupart de ses semblables, avec l'œuvre charitable-château-maison d'enfants, le scoutisme d'extension et la psychiatrie abusive. Parmi toutes les manières qu'une société peut étaler pour camoufler sa malfaisance vis-à-vis des enfants mal partis, l'œuvre charitable, le scoutisme et la psychiatrie abusive sont les plus courantes. Ces trois malencontreuses marraines de l'enfant difficile font que famille, instituteurs et braves gens se laissent, en toute bonne foi, dérober leur part de responsabilité. Ils croient abandonner une tâche difficile pour qu'elle soit confiée à des mieux qualifiés qu'eux. Et c'est là que commence le triste cirque que je veux décrire, cirque dans lequel les clowns de bonne foi et de bonne volonté ne manquent pas... » Or les conseils d'adminis-

tration ne sont précisément composés que de ces trois catégories d'individus : les âmes charitables, les scouts plus ou moins en uniforme et les psychiatres abusifs. Ce sont eux qui permettent d'obtenir les subsides comme si, rassurés de les trouver là, les « pouvoirs publics » en faisaient une monnaie d'échange. Deligny n'en veut pas.

Educateur enfin, Deligny doute de la pédagogie, des pédagogues et de tous ceux qui aiguillonnent la pédagogie : psychologues, psychosociologues, etc. Pas de spécialistes. Il leur préfère, on l'a vu, n'importe qui : groupes, mouvements. Il écrira une phrase que le Dr Le Guillant relève : « Il y a ceux qui disent : montre-moi ton Rorschach, je te dirai qui tu es... » Cette phrase est interprétée comme refus de la science, de la psychologie. Elle semble opposer le pragmatisme à la connaissance scientifique. Le Dr Le Guillant n'en est pas dupe, qui refuse cette opposition. En vérité Fernand Deligny avec une intuition étonnante, puisque son opposition sera l'un des chevaux de bataille des contestataires de Mai 1968, ne dispute pas de la valeur de la science en tant que science (dans les consultations du centre médico-pédagogique, on ne méprise pas les tests de Rorschach : une technique parmi d'autres qui fixe, à une étape donnée, un jalon, sans plus) mais de son usage et le chemin qu'on lui trace et qu'elle suit et qui finit par l'enliser. Le psychologue, le psychosociologue deviennent des sortes de flics dont la science, comme celle de ce psychanalyste à la mode à l'heure où ces lignes sont écrites, qui explique le mouvement étudiant par la révolte contre le père, doit renforcer l'ordre établi. A tout le moins, la question d'une science bourgeoise demeure ouverte mais une chose est sûre, l'usage bourgeois de certaines sciences.

A l'époque de Deligny, époque de découverte, il n'était pas rare de voir des « psychotechniciens » lire dans les Rorschach, comme dans le marc de café, l'orientation professionnelle des adolescents qu'on leur livrait. Deligny sait que pour mesurer le quotient intellectuel d'un arriéré, d'un débile, les tests sont utiles. Mais il ne s'y arrête pas.

Au cours des meetings qui avaient lieu alors autour des thèmes de l'enfance malheureuse ou difficile ou en danger, soutenu par l'amitié d'Henri Wallon, confronté à la tribune avec des « spécialistes » et des officiers supérieurs de l'Armée du Salut, il disait que « les enfants difficiles sont à une société ce qu'une bûche de bois vert est à un poêle à bois. Si le poêle ne tire pas, ça fume et des experts se précipitent pour tester la bûche, mettre en équation sa teneur en humidité et autres détails « scientifiques » expliquant bulles, bave et chuintements dont on ne se serait même pas aperçu si la cheminée était bien orientée ».

Ce triple non-conformisme : politique, institutionnel, pédagogique lui sera fatal. La Grande Cordée agonise et Fernand Deligny

avec elle. Je me rappelle encore la déroute. Nous allions, un groupe d'amis, onze dans une vieille voiture, vers Mantes, rechercher une amie qui avait participé à l'aventure. Nous trouvâmes dans un petit bois de vieux baraquements humides, à moitié pourris, abandonnés, désertés, ouverts aux quatre vents. Il ne restait rien. Désertier, ce mot comporte un jugement, Deligny nous dirait qu'il ne faut pas le craindre. Il était parti rejoindre, dans le Vercors, ceux de La Grande Cordée qui ne pouvaient ou ne voulaient pas tenir debout tout seuls. Une quinzaine de « déficients » campaient aussi haut qu'ils avaient pu monter. La grande tente blanche, quelques milliers de francs et c'est tout : pas de moniteurs ni d'éducateurs. Quand Deligny est arrivé, des semaines plus tard, les paysans du coin qui, il est vrai, en avaient vu d'autres, lui ont dit que la petite bande, là-haut, avait fait moins parler d'elle qu'une colonie de vacances dûment encadrée. Et puis les plus délurés se sont mis à projeter Tempête sur l'Asie partout où ils voyaient plus de trois maisons groupées. Après le Vercors, la Haute-Loire. La trace de cette période-là, on la retrouve dans un article paru dans : Vers l'Education Nouvelle — « La caméra, outil pédagogique ».

Ensuite, autre étape, dans l'Allier, autour d'un « débile profond » qui va devenir le personnage d'un film tourné pendant trois ans, document public par lequel Deligny veut transmettre par l'image et le son ce que ses proches et lui ont pu percevoir de la réalité d'un « idiot ».

De l'Allier aux Cévennes, la même recherche se poursuit, celle d'un « milieu » dont la position prise puisse intervenir utilement dans l'histoire toute tracée de ces enfants.

Que veut dire : désirer qu'un enfant psychotique ne le soit plus ? Cette devinette qui, sous une forme ou sous une autre, hante ceux qui sont en fonction de « soignant », Deligny la récuse. Il m'écrit dans une lettre qui préparait l'édition de ce livre :

« Pour moi, s'il m'arrive d'être efficace dans ce qu'on appelle l'évolution d'un cas, c'est que mon objectif réel n'est pas l'évolution de ce « cas »-là, mot que je préfère écrire « gars » ou « gamin » ou « pote » ou « l'autre-là », mais de prendre l'institué par où je peux pour lui mettre le nez dans sa Chose, pour lui dégonfler un peu la bedaine à prétention, le faire se tracasser sur la valeur de son petit capital d'idées toutes faites avec ses liasses de mots en « ité » en « isme » et en « ion ». Dans cette guérilla, les délinquants, les caractériels, les débiles vrais ou faux, sont des alliés étonnants, doués d'un flair qui me surprend toujours. Qu'ils aient un inconscient, voilà qui va sans dire et si je ne m'en préoccupe guère, c'est qu'il me faut regarder ailleurs, occupé que je suis à dévoiler les roueries et la perversité innée de cet institué qui a la parole, pour ne pas dire qu'il l'est.

« Les délinquants et caractériels et débiles légers excellent dans les combats d'avant-garde. Ils s'enthousiasment et s'emballent et ils se font prendre : ils sont « réadaptés » ! on les retrouve casés. Avec les psychotiques graves et les arriérés profonds, c'est une autre affaire. Il faut, avec eux, s'avancer plus profond en soi-même et s'apercevoir que l'arsenal de l'institué, sa puissance, sa permanence, ses tours de guet et ses radars sont en chacun de nous. Il est là, l'institué, solennel et puissant par le besoin que nous en avons et dont certains prétendent qu'il est l'homme inné, ce que je mets en doute... »

S'il renâcle chaque fois qu'on lui parle de méthode, c'est que « toute méthode, tout système efficaces dans le moment de leur découverte, une fois décrits, livrés, ne font que renforcer l'institué, quel qu'il soit » ;

Et pourtant il écrit :

« ... Dans ce que je raconte, il y a deux parts : celle que je retrouve ici ou là, traduite en termes de bonne volonté et de réadaptation sociale, châtrée comme il se doit de l'essentiel qui est dans l'autre part que je m'acharne à nommer, à rebaptiser sans cesse : les circonstances, l'imprévu, le n'importe quoi, l'inédit, l'ailleurs, entêté à trouver le mot propre qui ne se laisse pas mettre en loi, en service, en statut comme il est arrivé à tant de maîtres-mots, un mot simple qui rappelle sans cesse que l'homme est affaire d'imagination créatrice et non référence à des lois et que le créateur, le père et tout le reste, c'est n'importe qui, c'est l'autre et c'est moi... »

Et encore :

« ... Pour moi, l'endroit compte beaucoup et c'est peut-être par nostalgie de ces remparts autour de Lille où j'ai glané ma « position » libertaire que j'en suis là, dans ces vagues de pierre des Cévennes, avec une demi-douzaine de gamins qui n'ont pas la parole — ILS ne l'ont pas du tout, alors que nous on croit l'avoir. L'un d'entre eux, toutes les dix minutes, gonfle son ventre énormément. Nous l'avons appelé Cornemuse. Et puis, par le gosier et le trou du cul, en se dégonflant, IL fait entendre La Marseillaise. Nous l'avons nommé Président. A part ça, Président Cornemuse ne dit rien, strictement rien, pas un mot. Sa main sans objet se crispe. IL chie, tout debout, face à l'histoire... »

Aujourd'hui, tout debout, face à l'Histoire pédagogique, sans pignon sur rue ni siège social ; sans bureau ni buste — pas de centre-pilote qui lui soit confié — Fernand Deligny continue presque seul. Les « équipes de prévention », la « rééducation en milieu ouvert », les « groupes thérapeutiques » lui doivent tout ou presque. La méthode pédagogique Deligny n'est pas trans-

missible, elle n'existe pas. Deligny pourtant la trace dans *Les Vagabonds efficaces* :

« Tout effort de rééducation non soutenu par une recherche et une révolte sent par trop rapidement le linge des gâteaux ou l'eau bénite croupie. Ce que nous voulons, pour ces gosses, c'est leur apprendre à vivre, pas à mourir. Les aider, pas les aimer... ».

D'autres adolescents, comme nous hier, reconnaîtront en cet homme de cinquante-six ans un camarade, un frère qui veut les aider à vivre.

Emile COPPERMANN.

Le général Georges Hano York est décédé dans l'après-midi, sur le pont de son navire de guerre. La nécropsie qui eut lieu ce soir à l'hôpital de la marine, prouvant d'une façon définitive dans la soirée que le général était atteint d'une tumeur cancéreuse, causée par un cancer du plexus sympathique au sein de l'empire.

Pavillon 3
(1943)

(1943)

(...)

Jean Laduré

La ville tourne le dos à la mer, bien décidée à éloigner ses quais de l'eau qui ronge et qui cogne, les jours de vent. Mais l'église est trop lourde pour que la ville puisse se soulever.

Il y a longtemps, la ville, un jour de tempête, alors que les vagues arrivaient du large toutes crêtées de colère, a pris peur et a voulu se sauver. Le Bon Dieu lui a dit de rester là. La ville avait trop peur pour écouter les conseils : elle a fait un grand pas vers les terres. Le Bon Dieu, fâché, a jeté vers elle une église pointue comme une aiguille pour fixer la ville où elle était, au bord de la mer, au bas des collines. Le vent était si fort, ce jour-là, que l'aiguille s'est retournée en route et, de son gros bout, a cassé les reins de la ville, raplatie maintenant et incapable de bouger, avec ses rues qui sont des pattes immobiles et la grosse église fichée dans son dos, un peu de travers, tombée droit du ciel.

Pour comprendre cette histoire, il faut être en barque, au large. On comprend aussi les rages du vent. A force de souffler, il arrive à débarrasser le ciel de tous les nuages gris ou blancs qui l'en combrent.

Mais le bleu de l'eau, sur la mappemonde de l'école, est taché d'îles et de continents que le vent voudrait nettoyer aussi. Quand il tend ses forces et s'accroche en sifflant à tous les trous, Jean Laduré attend le grand départ.

Mais le lendemain, à l'école, la mappemonde qui est l'image fidèle de la terre porte les mêmes taches que la veille. Le maître n'annonce pas :

— Le vent de la nuit dernière a enlevé trois îles dans l'océan Atlantique...

Jean Laduré attend cette phrase, espoir de propreté définitive du monde.

Jean Laduré habite rue des Rois une maison jaune. Dans la grande pièce, il y a un buffet, une table, des chaises et une cuisinière. La mère est toujours la même. Les pères se succèdent et se ressemblent tous.

Raides comme des langoustes dans leur vêtement rouge ou bleu, ils ont tous les mêmes gestes pour attirer tout vers eux : la mère, en la tirant par la jupe ou la taille : la soupière, vers leur assiette : les murs même, tant leurs jambes et leurs bras sont longs et articulés.

Quand ils ont tout tiré à eux, Jean Laduré se sauve par la petite fenêtre, expulsé dans la rue, le front ridé et l'estomac vide. La rue descend vers le port. Il est tout de suite arrivé au plus loin qu'il puisse aller. La mer est là.

Si Jean Laduré partait de l'autre côté, d'abord il lui faudrait monter, ce qui n'est guère naturel quand on ne sait pas où aller et le voyage serait interminable tant il y a de chemins les uns après les autres et qui se croisent et s'entremêlent.

Le port est un vaste domaine où pourraient vivre, comme des rats, des bandes d'enfants. Mais les maisons sont, de nos temps, si vigilantes, qu'elles comptent, midi et soir, les enfants qui rentrent de l'école, du patronage et des dunes.

Les bateaux comptent les hommes quand ils reviennent des rues ou des cafés.

Jean Laduré n'est pas compté.

Les rues sont étroites. Il a déjà lancé des pavés dans les vitres des magasins. Il a aussi crié pour entendre sa voix monter droit entre les hautes maisons et s'épanouir dans le ciel. Il s'est promené avec un bâton pour frapper sur tout ce qui s'approcherait de lui.

Les hangars du port sont vastes, mais cette nuit Jean Laduré est immense et les hangars sont comme des maisons.

Immense : son squelette et sa peau l'enserrent. Il gesticule pour lutter contre l'étouffement. Il brasse la nuit au bout de laquelle s'ouvre le pays où il serait apaisé et tout-puissant.

« Voilà que ça me reprend », dit-il.

A quoi bon danser, puisque personne ne le regarde ?

Pour faire un boucan qui en vaudrait la peine, il faudrait secouer un hangar jusqu'à ce qu'il s'écroule. Mais les hangars ne se prêtent pas au jeu. Déclencher, du même geste, les sirènes de tous les bateaux endormis sur l'eau noire comme de gros rats crevés.

Debout au bord d'un bassin, Laduré appelle les bateaux.

« Atlantic... A...t...l...a... n...t...i...c... bon, bon... La Paimpolaise... Polaise... à l'aise... ah ! ah ! à l'aise. Au fond... j'ai dit au fond... Kagula... kagula la gamelle... pleine de brin... Demi-tour ! en mer... au large... Pilote... »

Mais la nuit est patiente.

Laduré revient vers les maisons du port aux lumières jaunes alignées comme celles d'un paquebot accosté.

La nuit ne veut pas se battre. Les douaniers ont posé leur vélo à la porte d'un petit bistrot. Les douaniers sont des êtres puissants qui font le tour de la nuit. Il ne faut pas leur marcher sur les pieds à ces animaux bleus.

Laduré sent que s'il met la main sur leur vélo, il va déclencher enfin les forces mystérieuses massées, près de lui, comme un flot derrière une écluse. Le froid du guidon surprend ses mains : il tressaille.

« A pieds, les douaniers », dit-il.

Il court, sans lâcher le vélo. Les roues sautent sur les pavés bossus : Laduré maîtrise la petite bête de fer. Le bruit de ferraille qui l'accompagne le réjouit comme s'il était le cliquetis d'épées entre-choquées pour protéger sa retraite.

« J'ai volé le diable... »

Il rit.

Laduré va-t-à-pieds
ramer aux galères
Laduré va-t-à-pieds
jusqu'en Angleterre...

« Ramer aux galères ? Voilà un événement. Serré au ventre par une chaîne. Ramer, ramer jusqu'à la mort, disait le maître... Et celui qui se levait, assommait celui de devant et assommait celui de derrière et cassait la tête au chef armé de son fouet avec sa rame longue de trente mètres. Quel travail on peut faire avec une rame pareille. »

Laduré va-t-en-mer
roi de la galère...
roi de la galère...

Il court à côté du vélo. La nuit, la même nuit inerte se referme derrière lui. Il sonne, sonne à casser le timbre, donne des coups de pied dans les rayons, jette le vélo par terre, le ramasse et le jette encore. Le bruit est si petit, si pointu, si maigre dans cette nuit ample et grasse que Laduré s'étreint les oreilles, à pleine poigne, en grimaçant à faire rire une pleine cour d'école.

Il a sauté dans une barque, a dénoué sans chercher la solution du nœud la corde usée qui la retient au quai. Il a repoussé, debout, le bord du quai d'un geste si puissant que c'est plutôt la ville qu'il a repoussée et ses maisons et ses hangars et l'église

pointue et les bistrots aux fenêtres jaunes, avec leurs douaniers qui s'éloignent lentement et s'enfoncent dans la nuit, sale nuit qui ne veut ni rugir, ni s'enflammer, ni se tordre et que Laduré finira bien par punir, à coups de rames, à coups de rames...

« Rrrrame... rrrrame... rrrrrrame... »

— Laduré Jean...

— Le dix-sept novembre mil neuf cent trente...

— Ma mère ? Elle travaille à la maison...

— Père ? L'est mort exprès : il s'est mis sous un train. J'étais petit... Deux ans...

Toutes ces réponses sont indifférentes à Jean Laduré comme des phrases apprises par cœur.

Voilà que « mon père est mort exprès : il s'est mis sous un train... » revient en écho sur ses lèvres. Il a lâché ces mots-là, ce matin, quand on l'a interrogé : à peine s'ils étaient perceptibles tellement il parlait bas et toute sa tête en résonne maintenant, alors que la lumière du soir est aux fenêtres.

On l'a retrouvé, il y a quatre jours, prostré dans la barque, au large. On l'a amené, prostré, du commissariat à l'hôpital, puis dans le train puisqu'il pouvait marcher et se tenir assis, jusqu'au Pavillon 3. On l'a couché à l'infirmerie. Il n'a pas mal ? Non : il ne veut rien ? Non. Il ne faut pas pleurer... Non. Il ne veut pas manger ? Non. Il faut rester coucher : non.

Dès que l'infirmier est sorti, Laduré se lève et marche dans le couloir, en tâtant les murs, comme un aveugle ; perdu en lui-même, comme un sourd ; le front ridé comme un vieux couvert de peines.

Il se laisse reconduire à son lit.

Pendant qu'il était dans le couloir, le repas a été servi dans les grosses assiettes blanches, sur les tables de nuit. La sienne a été pillée. Courmont qui habite le lit voisin a trié, doigts prestes et bouche avide toutes les pommes de terre qui fumaient dans l'assiette abandonnée. Danset a bu la bière. Kross a mangé le fromage, d'une bouchée. Tous les trois, vivement recouchés, attendent, les yeux fermés, les oreilles au ras des couvertures, les cris, les questions et les menaces qui doivent jaillir dès que le nouveau aura regagné son lit.

— Vingt-deux : le v'là, dit Kross.

Les six yeux se ferment. Les six oreilles captent le bruit des pieds nus sur le carrelage, le grincement des lames du sommier, l'essoufflement proche du sanglot d'une bête forcée.

Kross ouvre un œil et soulève la tête. Laduré est couché les bras ouverts et le corps perdu comme si ses poignets étaient attachés au fer du lit, depuis des jours.

— L'est maboul, le frère, dit Kross.

Les autres se sont assis sur leur lit.

— L'a mal au ventre.

— Eh ! petit vieux... où c'est que t'as mal ?

— Y fait une gueule comme s'il venait de chier un parapluie ouvert, dit Danset.

— Foutez-lui la paix : le premier qui l'embête, je lui casse la gueule, dit Courmont qui est le plus fort des quatre et n'a pas encore eu l'occasion d'en exprimer sa satisfaction.

Pendant la nuit, Laduré se lève et glisse dans le couloir. Kross réveillé marmonne :

— Où c'est qui va ? Où c'est qui va ? et soudain à haute voix : Où c'est qui va ?... et s'aplatit dans son lit comme si une voix inconnue venait de crier soudain dans la chambre.

— Parti pisser ! dit Courmont.

— Pisser ? C'est Danset qui s'est envoyé sa bière, à midi et au soir...

— J'avais toujours pas soif d'avoir soufflé le fromage... La voix de Danset est étouffée par les couvertures.

— Vos gueules... commande Courmont.

— Qu'est-ce que t'as ? Les patates qui te pèsent sur l'estomac ?

— Tas d'salops... Attendez qu'il fasse clair, vous verrez vos gueules... crie Courmont et il s'assied sur son lit.

— Quoi, nos gueules ? et Kross se retourne vers Courmont. Qu'est-ce qu'elles auront nos gueules ? Elles font toujours moins de bruit que la tienne.

Danset s'est levé pour aller se pencher à la porte restée ouverte. La veilleuse l'éclaire, maigre des jambes sous sa chemise ample, comme un échassier.

— Gueulez pas comme ça... Il est barré l' frère...

— Par où qui se serait barré : y serait malin.

— J' te dis qui s'est barré...

— A travers les murs ?

— J' vous dis qu'il est barré. Y a pas un rat dans le couloir. La porte des chiottes elle est ouverte.

— Ben merde...

— Y s' faufile drôlement avec ses airs de maboul...

— Et le vieux... ?

— Bouge pas. Y pionce dans l'office.

— Oh ! dis... J' voudrais déjà voir sa gueule, au vieux, demain matin, quand il va voir qu'il y en a un de barré.

Une joie fébrile agite les trois chemises qui tournoient autour du lit vide et se rassemblent à la porte. Le couloir est vide.

— On se barre aussi ? dit Kross le menton tremblant.

— En liquette ?

— S'il a trouvé un trou, j' passe derrière, décide Danset et il prend sous son bras une couverture.

— Ah ! les vaches, chante Kross et il trépigne en tordant frénétiquement son pan de chemise.

Ils avancent l'un derrière l'autre dans le couloir. La peur leur serre la poitrine.

Laduré est assis sur les marches de l'escalier, la tête appuyée au mur, petit mendiant sur les marches d'une église, mort de froid et du dégoût de l'énorme égoïsme humain.

— Tu vas prendre froid au cul... dit Courmont.

Et ils le ramènent à son lit, déçus par ce miracle manqué, attentifs et silencieux, comme trois bonnes sœurs autour du petit paralytique que la sainte n'a pas exaucé.

Jean Laduré ne dort ni la nuit, ni le jour. Il regarde. Il a jeté en l'air l'autre nuit, la ville, les bateaux, les bassins et les hangars... Non... Il s'est élevé comme une fusée crépitante. Maintenant il tombe et ce sont les maisons, les hangars et les bateaux et les douaniers qui dégringolent à sa rencontre, sans poids ni ordre, tout chargés de méchanceté, l'un après l'autre ou par morceaux. Pour éviter cette chute qui dure depuis quatre jours, Laduré tourne la tête sur son oreiller, se protège le front de son bras plié, et harcelé, cherche une porte, et puis une autre porte, et puis une autre porte encore après celle-ci. Dans le mur de sa maison était une petite fenêtre...

Une porte ? Se jeter à l'eau. Mais on a enlevé les grands bassins où l'eau profonde se frotte contre la pierre grise des quais.

Il y a d'autres portes. S'en tailler une dans le poignet pour que le sang s'écoule. Mais rien ne taille ni ne coupe : le drap, le lit, le plafond, les yeux des autres. Ou bien se serrer le cou jusqu'à ce que tout s'arrête : le souffle, le sang, la dégringolade haineuse de la ville, cette vie douloureuse.

Le douanier est venu. Il est dans le coin de la chambre. Il a une figure énorme dont la peau se confond avec le mur. Il ne reste que deux gros yeux qui sont les yeux du mur.

Laduré est venu appuyer sa tête contre la fenêtre aux vitres étroites. Il sait bien que cette fenêtre ne s'ouvre pas. Il pose ses mains sur son ventre et sa chaleur douce étonne ses mains. Il pleure.

Lorsque Laduré, un matin, est venu prendre la main de Courmont pour lui dire bonjour, Courmont étonné a regardé ses yeux, puis a dit :

— Le v'là qui se réveille...

Kross est venu voir. Il a demandé :

— Ça va mieux ?

Danset a dit :

— Alors te v'là ? Et d'où que tu reviens ?

— D'Audreville, dit Laduré.

Danset hausse les épaules. Mais, comme les deux autres, il se sent débarrassé du petit fantôme qui se promenait toute la nuit et qui pleurait à la fenêtre. Il prononce la phrase d'accueil :

— Qu'est-ce que t'as chipé pour venir ici ?

Dans la chambre voisine, des timbales heurtent les tables.

— V'là le jus, dit Kross. Il pense que c'était son tour aujourd'hui de manger la tartine de Laduré. Danset devait boire le café... Maintenant qu'on est quatre, dit-il, chacun sa part. T'as faim ?

— Oui, dit Laduré.

— M'étonne pas...

Laduré sourit, comme s'il savait et qu'il pardonnât tout.

Les trois autres, assis sur leur lit, sourient en le regardant.

— L'a une bonne gueule, dit Danset.

Le plafond est blanc, les murs sont roses. La chambre sent l'haleine et la sueur de nuit.

— Le premier qui t'embête, t'as qu'à me le dire, dit Courmont, je lui casse la gueule.

Et Laduré sourit si gentiment en le regardant que Courmont se sent ému jusqu'aux larmes. Laduré se recouche et, manière de rire, d'une saccade de poitrine, il envoie un crachat au plafond.

Et les quatre, unis dans la même attente, regardent, yeux extasiés, le crachat qui pend et s'allonge, s'allonge...

(...)

V

In camera
outi pēdōpīgus
(1955)

Le projet de réaliser un film documentaire qui serait l'œuvre collective des membres de *La Grande Cordée*¹, quel que soit leur âge, est né du fait que le cinéma est un « langage » d'autant plus important pour nous, éducateurs, que nous avons affaire à des adolescents qui, pour la plupart, ne pratiquent guère ou pas du tout le langage écrit, faute d'une instruction suffisante, et font un usage restreint du langage parlé, restreint non pas quant à l'abondance, mais quant à la valeur d'échange des mots et des phrases : diserts pour ne rien dire, le langage les étourdit ou leur manque quand il s'agit de se faire entendre.

Par là, ils ne font pas partie d'une catégorie particulière : ils ont tout simplement drainé au cours de leurs quinze ou dix-sept années d'existence, une part un peu lourde des habitudes et des coutumes les plus courantes dans leur temps et leur milieu de vie.

L'image — photographies des journaux et des magazines, cinéma, télévision — envahit le monde et livre un assaut permanent au langage écrit. Le langage parlé n'échappe pas à l'omniprésence des techniques modernes de diffusion. Je n'en citerai pour exemple que Christian T., brave et frêle garçon de quinze ans, ému et muet à la moindre question à lui posée et dont l'allégresse se déclenche lorsqu'il entend un mot qui lui permet de débiter un slogan radiophonique. S'il entend : « blanc », il chante la « blancheur Persil » ou « dents blanches, haleine fraîche », heureux de se retrouver dans les ondes radio-publicitaires, comme un canard dans sa mare. Pour le reste, et quant à sa propre démarche, sa pensée trébuche, manquant de rythmes et de mots.

Quittons Radio-Luxembourg pour en revenir aux images. Les magazines-photos, les dessins en bande, le cinéma sont des faits. A quoi servirait-il de se faire le Don Quichotte du temps des premières gazettes où la phrase, le mot, spécifiquement humains, étaient reine et roi absolus, titres et textes ? L'image, le dessin, la photo, le cinéma sont vraisemblablement, eux aussi, spécifi-

1. Paru dans *Vers l'éducation nouvelle*, N° 97 - octobre-novembre 1953.

quement humains et on voit mal l'homme perdant peu à peu l'usage de la parole, donc de la pensée, de par l'abondance des images directement reproduites.

Le cinéma est donc un fait au moins hebdomadaire dans la vie des adolescents que nous devons aider à sortir de quelque impasse qui ne leur est personnelle qu'en apparence. Dire que le cinéma en tant que tel leur fait du mal serait aussi faux que de taxer la littérature de malfaisance, sous prétexte qu'il y a des livres malfaisants.

Evidence... Evidence qu'il faut regarder de plus près. Du moment qu'un enfant ou un adolescent lit, il écrit. Du moment qu'un enfant voit un dessin, il dessine ou du moins connaît l'acte de tracer. Le théâtre, il sait d'emblée de quoi c'est fait : il parle et mime lui-même. Le cinéma, il le subit. On regarde un film un peu comme on regarde une montagne ou la mer. Même une rue, des maisons sont une réalité dont l'enfant ou l'adolescent sait que l'homme, son semblable, son aîné, est l'auteur, le créateur : un enfant, garçon ou fille, joue à faire des maisons. Mais un film ? Voilà qu'il vous propose la « réalité » photographiée. On ne sent pas que quelqu'un l'a fait comme lorsqu'il s'agit d'un dessin, par exemple.

Je n'ai jamais vu d'enfants jouer à faire un film. Il est vrai que je n'ai pas vu jouer tous les enfants, mais je crois qu'ils « ignorent » la part exacte de l'homme dans la création cinématographique, même s'ils savent comment un film est fabriqué. Le film donne une impression première de réalité directement reproduite, une réalité extraite de la réalité naturelle.

Pour moi, c'est là que réside force majeure et danger latent du cinéma. Les « coulisses » du spectacle cinématographique sont si lointaines, si discrètes qu'il y a événement et non plus spectacle. Il ne faut pas que les enfants croient que ce qu'ils voient au cinéma est un échantillon brut de réalité. Ils doivent savoir qu'il s'agit d'un « langage ». Ils ne peuvent le savoir vraiment que s'ils s'essaient eux-mêmes à ce « langage » afin de le percevoir sans en être envoûtés. J'ai pensé que le cinéma avait sa place dans un organisme comme le nôtre qui veut aider des adolescents en difficulté. Il n'est évidemment pas question que chacun ait sa caméra, mais il est nécessaire que cet outil-là soit réellement à la disposition de ceux qui veulent s'en servir pour raconter en quelques suites d'images ce qu'ils voient de la vie qu'ils vivent. Instituteur, je me suis toujours arrangé pour que les porte-plumes (ils étaient rouges et tous pareils, baguette de bois peint avec au bout le fer de la plume, fer de lance, émouvants, en retard sur l'histoire de la civilisation, éternels) restent bien en vue sur les tables, dans leur rainure, même lorsque les écoliers n'étaient pas là, comme l'outillage sur un chantier, à l'aube, avant l'arrivée des ouvriers.

Educateur, je veux voir prêt à servir l'outil à capter les images, outil compliqué avec son horlogerie interne et ses tourelles, main

qui inspire un respect salubre à la crapule la plus désinvolte et la plus négligente.

Jusqu'à présent, comment nous en sommes-nous servis ?

Mal, cela va sans dire, et d'une façon très parcimonieuse, étant donné le coût de la pellicule et de son traitement ; mais enfin la caméra est là et, pour continuer la comparaison avec l'écriture, disons que certains des garçons de *La Grande Cordée* et des adultes de la même organisation ont fait très peu de barbouillage avant d'en venir aux phrases, c'est-à-dire aux séquences.

Les trois quarts de la pellicule tournée traînent encore dans quelque laboratoire, toujours à cause de ce fameux argent. Il n'est donc pas question de parler de « l'œuvre », du film, dans son état actuel. Nous n'avons pas encore vu les bobines tournées dans le Vercors en juillet dernier. Nous étions une bonne quinzaine campés juste au pied des *Deux Sœurs*. Maniée par l'un et par l'autre, la caméra a cliqueté. Sur quel scénario ?

Il était vaste, ce scénario, démesurément vaste pour les cinq ou six bobines de trente mètres que nous avions à utiliser ! Nous étions dans le Vercors, un des hauts-lieux de la Résistance. Nous étions dix-sept, dont quinze garçons de treize à dix huit ans, arrivés aux *Deux Sœurs* huit jours avant nous, les adultes. Ils avaient l'un des leurs, vieux de seize ans, pour responsable, caractériel d'aussi mauvaise réputation que les autres. Avec eux, une fille de vingt ans. Ils avaient une grande tente blanche qui ne pouvait pas tenir attachée au sol quand le vent râpait les monts. Une nuit, ils ont dû la tenir, accrochés aux cordes sous des rafales de pluie. Le lendemain, un paysan leur a proposé une baraque qui n'avait abrité personne depuis le temps du maquis.

Le film était là, prêt à faire. Quinze garçons à la recherche du maquis, partout, au long des chemins, dans la mémoire des gens. Quinze garçons qui auraient demandé, caméra en mains, que soient revécus, remis en scène, des bouts d'histoire du maquis, joués, après avoir été vécus, par ces deux paysans, rescapés du *Pas de l'Aiguille*, par ce vieux qui discutait avec les patrouilles ennemies pendant que sous le foin de sa grange, les « terroristes » n'osaient plus respirer. Ce film-là n'a pas été fait.

Bien d'autres films ont été projetés qui ne seront pas réalisés non plus.

Nous aurions voulu, par exemple, avec des anciens de *La Grande Cordée*, tenter de filmer ce que des garçons de quatorze ou seize ans voient de leur quartier natal, ce qu'ils perçoivent dans le dédale des rues environnant leur maison, afin que la caméra montre ce que voient leurs yeux, tous les jours, de la réalité familière et ce que ces mêmes yeux voient, quelques mois plus tard, quelques mois passés ailleurs, loin de la maison, parmi d'autres gens, aux prises avec un autre « régime de vie », une fois élaborée quelque intention de métier futur. Essayez de montrer comment un ensemble d'intentions nouvelles modifie la perception de la réalité.

Tel est le document qui nous a tentés pendant quelques mois. Mais les événements ne nous ont pas laissé nous attarder à cette recherche.

Il faudrait y employer une caméra secondaire et nous n'en avons qu'une occupée d'office au point où elle peut être le plus utile, non pas pour enregistrer l'action pédagogique, mais pour participer à cette action, un peu comme une seule, unique et précieuse arme mécanique dans un combat. De quel combat s'agit-il ?

Des garçons nous arrivent démunis, pour la plupart d'intentions concrètes. Au mieux, ils présentent, à l'arrivée, des mots comme « maçon... » ou « vivre indépendant... » maigres passe-ports pour l'avenir. Nous y mettons quand même notre cachet : ce sont des mots d'espoir que nous essayons de nourrir dans la petite collectivité à la population mouvante qu'est le séjour d'orientation.

X La caméra est à la disposition du garçon responsable de semaine aux emplois du temps.

Chaque soir, après une réunion d'une heure, chacun des garçons en séjour d'orientation rédige son emploi du temps pour le lendemain, d'une façon aussi précise que possible.

Le responsable de semaine aux emplois du temps individuels contrôle si chacun fait, à l'heure dite, ce qu'il avait prévu, ce qu'il avait choisi, la veille comme travail, comme tâche ou comme loisir parmi les travaux et les tâches permanents ou occasionnelles proposées : chantier de bâtiment, de décoration, jardinage, coups de main aux paysans voisins, travaux d'entretien et de ménage, apprentissage d'essai chez un artisan proche et tout ce qu'un bourg et un village de la Haute-Loire peuvent offrir comme activités de tous ordres.

Si, au cours de ses tournées, le responsable de semaine perçoit une « scène » qui lui paraît intéressante, il la filme s'il est capable de manier la caméra. Sinon, il fait appel à un « opérateur », c'est-à-dire un autre garçon qui est déjà suffisamment expérimenté pour ne pas gâcher la pellicule.

Il arrive souvent qu'un ancien de *La Grande Cordée* écrive ou vienne voir où nous en sommes avec les nouvelles recrues ou bien qu'un garçon parti en séjour d'essai revienne en séjour d'orientation pour remettre au point ses intentions. Le film dont l'un et l'autre ont tourné quelques bribes est l'objet des premiers propos échangés. Où en est le film ? Il est la mémoire de l'organisation, mémoire frappée de longues périodes d'amnésie, mais je crois que lorsque nous aurons pu procéder à un premier montage des bobines, nous aurons mieux qu'une mémoire collective : nous aurons les prémices d'une conscience propre à la collectivité *Grande Cordée*.

2x Makarenko insiste sur la force de la coutume dans une collectivité pédagogique.

Notre tentative, avec son dispositif de séjours d'essai qui éparpille les garçons de *La Grande Cordée* vers des conditions d'exis-

tence supposées favorables à leur évolution, se prête mal à l'instauration de coutumes, de traditions qui, à travers les attitudes, transmettent, d'individu à individu, l'expérience collective.

Notre collectivité pédagogique dans sa lutte contre les forces ennemies (c'est-à-dire : le manque d'apprentissage, la « morale » de classes pourrissantes dont les contradictions et les philosophies trouvent un terrain d'élection, même sous forme de formules argotiques, dans les mentalités des plus faibles) doit s'inspirer d'une « stratégie » plus maquiarde.

La centaine de gosses de la colonie Gorki pouvait faire front dans une société en train d'organiser ses perspectives d'avenir.

Pour les nôtres, faire front serait faire cible. Ils multiplient leurs chances de s'en tirer en s'éparpillant dans un pays où rien n'est consciencieusement prévu que leur exploitation, en tant que main-d'œuvre instable.

Et pourtant ils ont besoin d'une « collectivité » ou, si l'on veut, d'un milieu d'appui qui les informe, les « inspire » d'une manière un peu cohérente et suivie, qui leur fournisse des raisons d'être car, pour la plupart, ils se sentent en trop sur une terre où tout se passe pour eux, comme si, effectivement, ils n'avaient rien à y faire. Le film leur donne une raison d'être. Ils ont une preuve à faire. On les a traités de caractériels, de déficients, de « malades », de déchets. Ils peuvent devenir des exemples. Avec la caméra, le monde les regarde, le monde des Autres, qui n'avaient rien à faire d'eux, et seront tout à l'heure les témoins de ce qu'ils font chaque jour.

Mise en scène ? Non. Mise en vue. Mise au clair. Mise en public.

Pendant que j'écris, la caméra est sur ma table, sans munitions. Nous n'avons plus de pellicule, à nouveau, depuis deux jours. L'arme automatique est muette. Au-dessus de ma tête, sur les dalles du séjour d'orientation au long couloir propice aux courses, l'infanterie se démène pour nettoyer la poussière que la bâtisse féodale où nous vivons sue par tous ses recoins. Nous sommes le 14 juillet 1955.

Si tout est propre à mon gré, tout à l'heure, ils iront à la pêche, avec un permis pour cinq, et une gaule. Maurice A., dix-sept ans, a dit qu'il ne sortirait pas. L'ennemi pour lui, c'est le bistrot. C'est un ennemi nombreux. Maurice A. se planque. Il a été filmé aux prises avec plâtre et ciment sur le petit chantier qu'il a démarré en arrivant ici. Il sait que, s'il se remet à boire, le morceau de film où il existe, chef de chantier, sera mis en réserve pour longtemps, jusqu'à temps qu'il vive réellement une suite en harmonie avec les premières images.

Et s'il est vrai, comme je le crois, que les intentions nouvelles modifient ce qu'un être perçoit du monde qui l'entoure, Maurice A., sa future coopérative en tête, n'est plus sur la même terre que Maurice A., tâcheron précoce du bâtiment, appris à

boire par des compagnons qui ne voulaient pas mal faire en le traitant en égal, en lui passant la bouteille quand ils buvaient eux-mêmes.

Vaste monde. Force des habitudes, des modes, des coutumes. En face d'elles, il serait très imprudent de vouloir susciter d'emblée des intentions nouvelles avec des petits et grands mots salis par un trop long usage dans les tartuferies de la morale bourgeoise. Mais avec des images ?

*La Grande Cordée à Salzuit,
par Paulhaguet (Haute-Loire).*